**Les grandes figures combières d'autrefois – 84 – Hector-Albert Rochat des Charbonnières, industriel**

**Les Charbonnières + Hector-Albert Rochat** (FAVJ du 13 mars 1963)

Mardi dernier, par une température et un soleil prometteurs, une nombreuse assistance rendait les derniers devoirs à M. Hector-Albert Rochat, aux Charbonnières. Depuis de longs mois déjà, son état inspirait de vives inquiétudes à sa famille et malgré les soins les plus appropriés qu'il reçut, tant en hôpital qu'à son domicile, il s'est éteint au milieu des siens le 2 mars.

C'est une personnalité éminente qui disparaît. Dès son jeune âge il manifestait une grande activité et secondait étroitement ses parents, authentiques amodiateurs, tout en exerçant le métier de sertisseur. Après quelques années passées au service de la poste, il se résolut à tenter sa chance dans l'industrie horlogère et, sans ménager sa peine ni ses soucis, se créa un petit atelier à domicile, y occupant un personnel encore restreint.

En 1927, poussé par un idéal, empreint de courage, avec son frère Simon, ils reprennent la fabrique de la maison Zénith du Locle. Hélas, les jeunes industriels, loin d'avoir la chance de leurs côtés, doivent subir la période de crise de 1930 à 1935. Les soucis, l'amertume, la lassitude sont leur compagnie. Pourtant, un jour se lève plus souriant. Le cauchemar s'éloigne, le travail reprend peu à peu ; aujourd'hui, c'est une fabrique en plein essor que le défunt, épaulé activement ou financièrement par sa famille, laisse à ses descendants.

Mise à part son activité professionnelle remarquable, H.-Alb. Rochat a fait bénéficier sociétés et autorités de son zèle et de sa haute intelligence. Membre fondateur de la Société de gym, il en devint le président d'honneur ; pénétré des bienfaits de ce sport, il suivait assidûment la section en soirée, en exercice ou au concours, apportant par là un soutien paternel fort goûté dans les moments difficiles. Que de fois l'avons-nous vu au bord de la piste le dimanche matin, jeune papa ou grand-père, encourager les gyms de son village.

Durant 20 ans il apporta à la Municipalité tout son savoir. 20 ans durant il dirigea la section des forêts, présidant les mises, participant au marquage, au cubage des coupes. Il y apportait ses qualités de chef, d'homme, de collègue ; les séances étaient pour lui une heureuse détente et sa bonne humeur était communicative. Il entra successivement au comité de l'Association forestière vaudoise et au Service électrique qu'il présida deux législatures.

D'un abord réservé quelquefois, cet homme était en réalité extrêmement simple ; on pouvait le voir au vote, s'arrêter au café et faire le yass avec le paysan, le manœuvre et le cantonnier. Il aimait la famille et malgré ses nombreux voyages professionnels, le foyer le ramenait chaque soir.

Un grand homme s'en est allé, là-haut où il désirait, depuis quatre ans, rejoindre une épouse bien aimée qu'il n'a pu oublier.

Cet homme, c'est celui que l'on appelait familièrement l'onc'Titi. La famille Titouillon, dont il était un digne représentant, étant nombreuse, il avait en conséquence des neveux et nièces à la pellée.

L'oncl'Titi avait été parmi les premiers possesseurs de TV du village, si ce n'est pas le premier. Grande et belle invention qui naturellement fascinait les enfants. C'est ainsi chez lui, il acceptait ce petit monde en furie, que ses dits neveux et nièces, plus les autres qui s'invitaient librement et joyeusement, allaient regarder la petite lucarne les mercredis après-midi pour se gorger de Furie ou de Rin Tin Tin !

L'hiver, après le ski, parfois les pantalons norvégiens mouillés jusqu'aux cuisses, chacun enlevait ses souliers dans le corridor du bas, et ensuite vroum, les escaliers, le premier étage où se retrouvait la tante Alice et le salon où se siégeait le poste. A chacun de choisir son siège, une chaise, un fauteuil, le divan ! Et en route pour une heure de bonheur, ou de satisfaction mitigée quand l'on nous bombardait du Guignol Barbarin, émission de marionnettes en complet décalage avec ce que nous attendions. Car nous autres, ce que nous réclamions, c'était du vrai cinéma et non pas ces figures ridicules qui ne faisaient que se taper dessus. En dessous du tout venant !

Mais quelle excitée quand c'était du bon ! Et quand les militaires d'un fort quelconque mettait une dérouillée aux indiens. Petite restriction cependant dans les coins de notre conscience en plein développement : pourquoi c'étaient toujours ces derniers qui trinquaient ?

Et c'est dans cet état que nous retrouvait l'oncl'Titi quand il rentrait de l'usine, vers les cinq heures et demie six heures, heureux dans le fond de voir une telle équipe dans son salon et qui y prenait son pied.

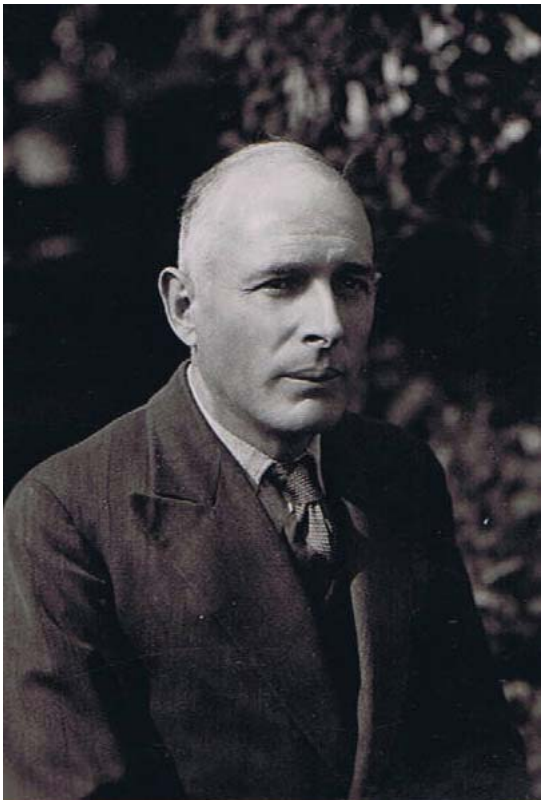
La descente des escaliers était tout autant rapide. Vite du enfiles tes souliers de ski mouillés et glacés et tu rentres à la maison où ce sera bientôt le souper, avec un bon vacherin sur la table, un dur au milieu comme nous les aimions.

Nous n'avions alors aucune perception que l'oncl'Titi était directeur et propriétaire d'usine. Il était pour nous comme un simple employé qui revenait du travail et retrouvait avec plaisir sa « petite famille ».

Et de son enfance, alors que finalement c'était un homme discret et qu'il nous laissait parfaitement tranquille de finir de regarder notre émission, nous ne savions rien.

On eut été ainsi étonné que l'oncle Titi avait été longtemps dans les chalets, en particulier à la vieille Landoz. Qu'il avait monté des boîtes à vacherin. Qu'il avait scié de la glace sur le lac Brenet. Qu'il avait même été facteur. Tout cela était d'un autre temps qui pour l'heure, ne nous intéressait pas. Non, mais tu rigoles, avec ces vieilleries, laissez-nous seulement regarder la TV et nous exciter mutuellement au point qu'au sortir de l'appartement chaleureux de l'oncle, nous n'étions pas loin de nous taper dessus ! Comme ça, pour rire, pour imiter ceux que nous avions pu voir se démener sur le petit écran !

La scierie des Charbonnières, de Jules-Louis Rochat, ravitaille le village en fourniture de boîtes à vacherin que l'on monte à domicile. Hector-Albert est debout, une pile de fond sous le bras. Nous sommes vers 1920.



Hector-Albert Rochat (1889-1963)

**Une journée à la Vieille Landoz**

- Ecoute, Georges, pour une fois que tu montes à la Vallée, il te faut aller trouver les cousins à la Vielle Landoz.

C'est Alphonse Rochat qui parle à son fils. L'alpage de la Vieille Landoz, se trouve sur France, au bord de la route des Charbonnières à Mouthe, pas loin du point le plus élevé de ce que l'on peut considérer comme un véritable col, à 1245 mètres d'altitude, tandis que la sommité est à 1255, un km plus loin en direction de Mouthe. La Vieille Landoz est montée par Albert-César, le cousin, dit Titouillon. Amodieur de vieille souche, tel était le terme autrefois, devenu amodiateur, ou amodiataire, c'est selon, Albert-César dit Titouillon a aussi monté les Esserts sur la commune du Lieu et chez Renaud sur France. Il est possible aussi qu'il ait loué différents autres alpages au cours de sa longue carrière de berger, tant sur Suisse que sur France. Quand sa famille a eu sa propre montagne pendant plus d'un siècle et demi, on ne peut se passer la belle saison de monter là-haut sur les pâturages. C'est certes un gagne-pain, mais aussi un appel. Et si l'on se dit parfois en hiver, quand l'on sait l'aspect inhospitalier de ces contrées couvertes de neige et avec des froids à vous donner des frissons dans le dos rien que d'y penser, ça bise et ça vente fort du côté de la Vieille Landoz, que l'on va bientôt arrêter, qu'on est trop vieux pour ce genre de vie, surtout trop fatigué, on se trouve des tas de raisons en fait pour se désister, une fois le mois de mai revenu, quand on voit les arbres feuillés, et cette immense forêt autrefois si triste et maussade dans les mauvais temps de l'hiver, maintenant devenue accueillante avec des couleurs éclatantes, on sent monter la fièvre de l'alpage en soi et à laquelle on ne résiste pas. Il faut délaisser le village pour quatre mois et aller vivre là-haut de cette vie de reclus et d'esclave. Car le travail de l'alpage est mené de la première heure de la journée, et la première heure, elle est à quatre, à la dernière qui est tard le soir, juste un petit clopet après le dîner pour détendre ce pauvre corps moulu. Les satisfactions de cette pauvre vie, on ne les sait pas vraiment, mais toujours est-il qu'il faut monter là-haut, à tout prix, quitte à boiter, quitte à se traîner, quitte à crever en cours de saison, car à cet appel, un vrai de vrai de la montagne , il n'y résiste pas. Et puis il y a ce bonheur au-dessus des pires difficultés que l'on n'explique pas. Il est là, on le découvre entre les épines, il est plus grand que le reste et fait de vous un homme à votre juste place, ce qui est essentiel. Et puis quand on a l'aide de ses fils qui ont grandi maintenant, on sait mieux faire front.

La Vieille Landoz, dans la famille, on en a tellement entendu parler. Cette montagne que montaient donc les cousins, les Titouillon. Faut qu'on vous explique ce degré de parenté. Il y avait les Manuel, et ce terme englobait la famille en général, surnom issu assurément d'Abraham-Emmanuel Rochat qui vivait au XVIIIe siècle, ayant épousé une certaine Suzanne Marie Rochat. On découvre l'un des enfants, Pierre. Celui-ci épouse Lisette Rochat. Du couple naît Antoinette, Frédéric, Julie, Elie, Louis, Virginie et Moïse. Une belle famille. Et

celle-ci, donc appelée les Manuel, possède le Bonhomme qu'elle va pourtant bientôt devoir vendre, à cause de dettes mises sur la maison et impossible à rembourser d'une autre manière, ainsi qu'on a déjà pu le dire en d'autres lieux. Louis aura 9 enfants, dont Alphonse, père de Georges. Tandis que Moïse, qui donnera dans le Mouïson, aura au moins huit enfants, dont Auguste, dit Pit, le premier des Titouillon. En conséquence Auguste se trouve être le cousin d'Aphonse. Il est aussi le père d'Albert-César. C'est donc de cette manière, très exactement, que les Alphonse se trouvent être apparentés aux Titouillon.

Et l'on fait mieux que de se connaître. On se visite, et surtout l'on s'aide dans les coups durs. Les relations sont bonnes, voire excellentes. On habite à deux pas l'un de l'autre au village. On se voit vivre. On s'entend vivre. On se rencontre par exemple pour tailler une petite bavette sans importance entre deux travaux des champs sur le petit pré, on dit le Clou, qu'il y a près des deux maisons et dont une part, plus ou moins la moitié, va avec chacune d'elle.

- Va donc trouver les cousins, qu'il a dit Alphonse Rochat père.

Georges, dont l'album photographique n'est pas encore complet, il y a encore de sérieuses lacunes concernant les alpages de la région, ne se fait pas prier et s'en va aussitôt en direction des alpages avec son appareil en bandoulière et son sac à dos. Il prend le chemin de la Fuvaz, il rejoint la route de Mouthe au niveau de la Caquerettaz. En passant, plus haut, il voit le Bonhomme à sa droite. Il fait alors un petit signe, et même s'il ne voit personne, car il sait qu'autrefois cet alpage, maintenant propriété des Grobéty de Vallorbe, appartenait à la famille. Et il poursuit sans se voir arrêté par personne, car à l'époque, il n'y a pas encore de poste de douane à ce niveau, il reste au village des Charbonnières, dans cette maison, l'une des dernières du hameau quand on va en direction de la France, et que l'on appelle le Poste. Il arrive de cette manière au Poteau, qui est l'endroit exact ou vous trouvez le passage frontière. Personne là non plus. Les douaniers sommeillent ou sont plutôt en patrouille ailleurs dans le Risoud. Mais peut-être aussi sont-ils cachés dans quelque coin de cette forêt et qu'ils vous voient, et que s'ils devinaient en vous l'irréductible contrebandier, avec un sac à dos bien rempli, de tabac de préférence, ils vous arrêteraient.

Georges Rochat poursuit, toujours sur la route, disons plutôt le chemin, car naturellement tout reste ici en terre, rien de goudronné. Et celui-ci passe près de la Landoz Neuve, située à main droite, sur une petite éminence. Et le chemin est plein de virages, et il y a de nombreux sapins solitaires dans les pâturages, des chottes. Cela forme, avec le chalet que l'on voit, et la route, et les pâtures et les grandes forêts du Risoud toujours visibles à occident, un tableau harmonieux et pittoresque en lequel Georges, même seul, se sent bien. Maintenant certes il est à l'extérieur où sa nouvelle vie s'articule, du côté de Zermatt, mais quand même, il a longtemps vécu ici, et cette vie des alpages, il la connaît. Il l'aime. Il se souvient de tous ces chalets qu'il a visités. De cette odeur qu'ils ont, bouse et fumée mêlés, avec un rien de l'odeur acide du lait et des fromages. Fortes odeurs, saines odeurs, celle du bétail en plus qui te provient même s'il est en

pâture à des cents mètres de là. Il poursuit son chemin jusqu'à arriver enfin à la Vieille Landoz qui a plus de charme que la Landoz Neuve trop simple dans ses formes.

La Landoz Neuve, peu après le Poteau, au bord de la route qui vous conduira bientôt à la Vieille Landoz.

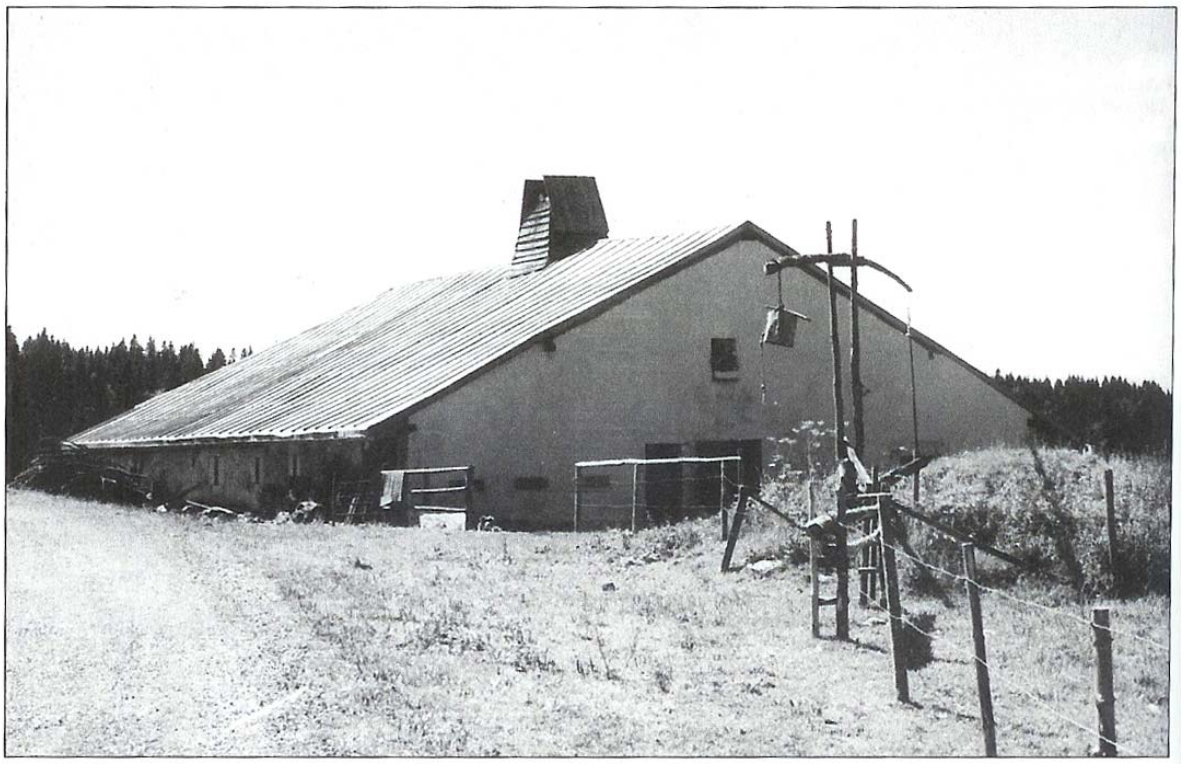
La Vieille Landoz, endroit mythique, là, juste au bord du chemin, avec son grand balancier du côté de bise. Il a si souvent lui aussi, lors de ses visites, utilisé cet engin, oeuvrant avec le bidon que l'on trouve au bout de sa grande perche, et avec lequel on prend l'eau de la citerne pour la déverser dans le bassin. On aide quand on peut, ici à la montagne. Pour l'heure Georges a pénétré dans la cuisine sombre qui est du coté de bise et il a surpris les Titouillon et consorts qui nettoyaient les ustensiles de fabrication, car celle-ci, on était vers les dix heures et demie, s'achevait, avec le fromage qui était dans son moule sur le petit enrochoir que l'on trouve sous la fenêtre. Il y avait là Albert-César, le cousin, son fils Titi, dit aussi le Tist, le bouèbe qui n'est autre qu'un gamin du village, un de chez Rodzet, l'aide-fruitier, un du Pont, et le fromager, originaire du canton de Fribourg et que l'on emploie depuis au moins une décennie, et avec satisfaction.

On s'est salué et puis aussitôt, Albert César, il a dit à son cousin :

- Tu veux de la crème, Georges ?

Et Georges a répondu :

- Pas de refus, après cette tirée qu'il faut faire pour venir jusqu'ici, on a besoin d'un reconstituant.



La *Vieille Landoz* est un exemple des typiques chalets d'alpage du Risoux. Les volets ou vantaux de la cheminée s'ouvrent ou se ferment de l'intérieur. Au premier plan, on remarque le balancier qui sert à puiser l'eau dans la citerne.

Mais auparavant il a pris de l'eau avec une louche dans un bidon qu'il a bue avidement, et même qu'elle vient de la citerne où se serait possible qu'il y ait une souris crevée dans l'eau, elle a un sacré bon goût ! Et puis il s'est assis derrière la vieille table pleine de marques de couteau de la cuisine, et c'est là, dans un bol rouge avec des pois blancs, à l'aide d'une grosse cuillère de bois, une véritable antiquité, qu'il a mangé sa crème. On avait pris celle-ci dans un bidon. Elle sentait bon la crème fraîche de chalet et se laissait manger, simplement qu'il fallait savoir s'arrêter avant que d'avoir des ventrées !

Et puis Georges Rochat, dînera au chalet, c'est entendu. Mais comme il est encore trop tôt pour le repas, il doit maintenant s'intégrer dans l'équipe sans gêner personne. Voir et photographier simplement, sans qu'on ne lui demande de mettre lui aussi la main à la pâte pour une œuvre commune où l'on découvre maintenant le fromager à la cave, Albert-César qui lave toujours avec l'aide peu productive du bouèbe, et les deux derniers à l'écurie qui râblent. Quand on va y voir, on découvre le gros tombereau auquel est attelée la jument de la maison, la Brunette, que l'on emmènera tantôt avec son attelage au fond de la grande combe qu'il y a juste derrière le chalet.

Il a retrouvé ses chères odeurs, Georges Rochat, et particulièrement celle de la bouse à l'écurie qui est forte, puissante, la vraie odeur du chalet, quoi, mêlée avec l'odeur tenace de la fumée, mais aussi à la cuisine, plus discrète, celle du petit lait, de la recuite plutôt, dans laquelle maintenant on lave les instruments. Que rien ne se perde, surtout pas un liquide chaud et désinfectant qui servira encore plus tard à nourrir les cochons.

Georges Rochat, il s'essaie à photographier la cave à fromage qui est au levant. Il y fait si sombre qu'il n'est pas certain que cela donne quelque chose. Il voit les fromages, ces belles pièces dont le fromager est si fier, alignées les unes à côté des autres sur les tablars. Et il admire le fromager qui les tourne avec aisance malgré leur poids et bientôt les frotte et sale avec un chiffon mouillé. Les plus récentes sont encore toutes blanches, tandis que les autres, elles acquièrent déjà de la morge en surface et deviennent brunes. Et ça sent bon le fromage, dans la cave, c'est-à-dire l'ammoniaque et le sel, des odeurs que l'on n'oublie jamais quand on les a connues au temps de son enfance.

En fait Georges Rochat veut tout savoir de ces activités présentes qu'il tente de fixer sur la pellicule. Aussi quand les deux cousins, le père et le fils, et le bouèbe, ont-ils un instant d'arrêt dans la continuité de leurs travaux, il leur demande de se mettre debout devant le pignon du chalet à bise et il les photographie. Alors on la voit, cette grande façade nue, sans tavillon ni planches quelconques, juste le mur ou saillent les vieilles pierres sur le crépi de chaux. Cette grande façade austère et sans trace aucune d'architecture. Un pauvre chalet, la vieille Landoz ? Non, simplement qu'il ne possède aucune fioriture, mais que cela reste un chalet

Une partie de l'équipe à bise du chalet de la Vieille Landoz. On reconnaît Albert-César à gauche, Titi au centre, et le bouèbe à droite. Les deux aînés ont mis le gilet de fruitier.

mais que cela reste un chalet typique d'autrefois avec son grand toit et sa grosse cheminée, juste au-dessus de la cuisine. Et si l'on regarde encore la façade, on voit la porte d'entrée comme taillée directement dans le mur, sans entourage qui serait en pierre de taille, juste du bois, et puis la fenêtre, avec ses neuf carreaux qui ne donne qu'une lumière bien faible sur l'enrochoir et sur la cuisine qu'éclaire heureusement le foyer surtout entretenu lors de la fabrication du fromage. Dans le haut de la façade une autre fenêtre, à six carreaux, celle de la chambre unique du chalet où l'on dort tous ensemble, les cinq. On monte à la chambre, et on dort. Pas trace d'autres loisirs quelconques en ces lieux, une chambre purement utilitaire, avec des lits qui sont ceux que l'on a plus voulu en bas, bon pour la décharge ou presque.

Et ils sont là, les trois, Albert-César à gauche, le Titi au centre, et le bouèbe à droite. Ils ont tous mis la casquette de circonstance, avec une bonne couche de saleté sur le dessus, parce que quand on trait, on appuie la tête contre le flanc de la bête. Il y a même des grands poils de vache qui restent sur le tissu.

A gauche, on remarque un immense tas de bois. Du sapin, des bûches longues d'un demi-mètre. Un tas vraiment impressionnant qu'ils ont préparé ces jours passés. On découvre son aspect récent par le simple fait qu'il est encore tout blanc, et que ni le soleil ni les pluies ne l'ont foncé. Il servira à entretenir le foyer. On en brûle des stères et stères en une saison, pour procéder à la fabrication du fromage puis du séré, aussi est-ce pour cela qu'on passe une bonne partie des après-midi, avant que l'on ne raperche en vue de la traite du soir, à faire du bois dans les forêts proches. On a le droit. La fourniture du combustible fait partie du bail.

Allez, il est l'heure du dîner. Alors on se met derrière la même table qu'auparavant, les six, maintenant qu'il y a un convive. Le menu n'est pas compliqué. De la laitia. Mais Ô surprise, Georges a tiré un saucisson de son sac à dos et l'offre à ses hôtes qui ne disent rien mais n'en pensent pas moins. Voilà qui va rompre un peu avec l'ordinaire. On mange du pain, on boit de l'eau, de la citerne. Pas de vin. Régime presque sec avec lequel tu redescends à l'automne avec sur le dos rien que la peau et les os, mais par contre, à force d'arpenter les pâturages à la recherche des bêtes, tu cours comme un chat maigre.

Après le dîner, l'équipe en entier monte se reposer dans la chambre unique. Tandis que Georges se ballade dans les environs à la recherche d'un sujet à photographier. Et quand ils se sont enfin réveillés, une bonne heure et demie plus tard, tiens, aujourd'hui, par hasard, la fine équipe du chalet, elle va au milieu des bois, plus loin que le fond du vallon, où elle a abattu un séchon plein de nœuds qui gît maintenant à terre et dont on va tenter de venir à bout. C'est le Titi qui a ébranché, il tient encore la hache dans les mains. Albert-César quant à lui s'est mis sur le tronc, en grand chef, il défie l'éternité de sa belle présence, tandis que les deux autres, dont le fromager, juste le temps de la photo, autrement il ne participe pas à ces travaux de la forêt, ils scient le tronc avec la

grande scie à cadre, un engin des temps passés que l'on va abandonner bientôt au profit de la louve plus efficace, grande lame avec une poignée à chaque bout et que l'on tire alternativement à deux. Mais l'un dans l'autre, à cause du diamètre des troncs, on passe ses après-midi à scier, à monter les plots au chalet avec le tombereau, puis à refendre et à entêcher le bois, d'habitude sous l'avant-toit au couchant.

L'équipe au façonnage du bois de feu dans les environs du chalet.

Mais c'est le beau temps quand même que tous ces travaux de l'alpage. C'est le temps vrai, celui qui connaît la plénitude de la famille. Et le Titi, il deviendra plus tard industriel, il est fier d'être à son tour fruitier. Il a mis son gilet dont les manches sont courtes et bouffantes et les manches de la chemise retroussées découvrent des bras puissants et presque noirs d'être toujours à l'air. Il est là, au milieu du pâturage et du troupeau, et il tient les cornes de la plus belle des bêtes qui ne s'est même pas levée à son approche, car elle le connaît, l'homme, et il n'est pas méchant. Il secoue un peu la tête de l'animal dont on entend la cloche tinter. On est au fond du vallon, dans le meilleur du pâturage. Et se découvre à l'arrière la grande forêt du Risoud qui court sur des kilomètres et des kilomètres, avec juste une clairière de temps à autre, où il y a toujours un autre chalet. L'homme ainsi a colonisé la forêt, il l'a défrichée, il l'a modelée en quelque sorte à sa guise et maintenant il exploite le tout, forêts et pâturages, pour en faire un gagne-pain. On monte, on fabrique, on vend. C'est une partie des revenus. On ne laisse aucune bête au village. Même pas pour le lait. Alors, pour les Titouillon, c'est l'une des filles, Ellen, qui vient tous les deux jours au chalet, chercher le lait de consommation dans un bidon. Elle fait six ou sept

kilomètres pour monter, autant pour redescendre. Et tout ça pour une goutte de lait pourtant si nécessaire à la famille qui est nombreuse. Elle part seule à travers bois et pâturages. Et elle fait cela pas loin de cinquante fois durant l'été et pendant des années. De telle sorte qu'elle se souviendra jusqu'aux derniers jours de sa vie de ces trajets qu'alors elle accomplissait seule, tandis qu'elle craignait parfois de rencontrer on ne sait quelle bête féroce apparue au coin d'un bois ou un taureau méchant surgissant du bout du pâturage et qui lui viendrait dessus.

Titi avec la Baronne dans la grande combe que l'on trouve en dessous du chalet.

Georges Rochat est redescendu au village en fin d'après-midi, la tête pleine encore de ces images de chalet qu'il tourne et retourne à l'infini tellement ça lui change des bureaux de postes en lesquels pourtant il se sent aussi à l'aise désormais.

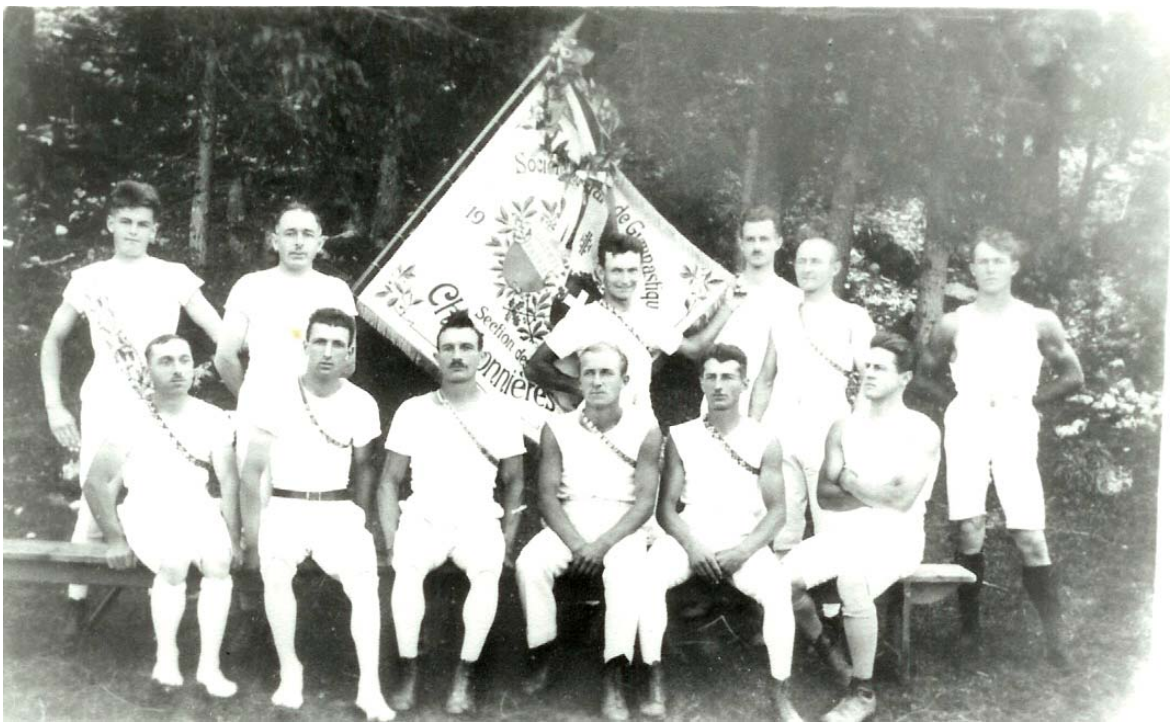
## Hector-Albert Rochat et la société de gymnastique des Charbonnières

Pour lui, pour son frère Simon, bientôt pour ses fils René et Pierre dit Pierrot, c'était plus qu'une activité de loisir, mais un véritable culte. Quand on se revoyait, de quoi parlait-on ? De gym ! Quand on emboîtait des vacherins, le soir à la veillée, après l'usine, de quoi parlait-on ? De gym. Une pensée surtout orientée vers ce sport si exigeant à l'époque, avec la gymnastique artistique, la lutte, l'athlétisme.

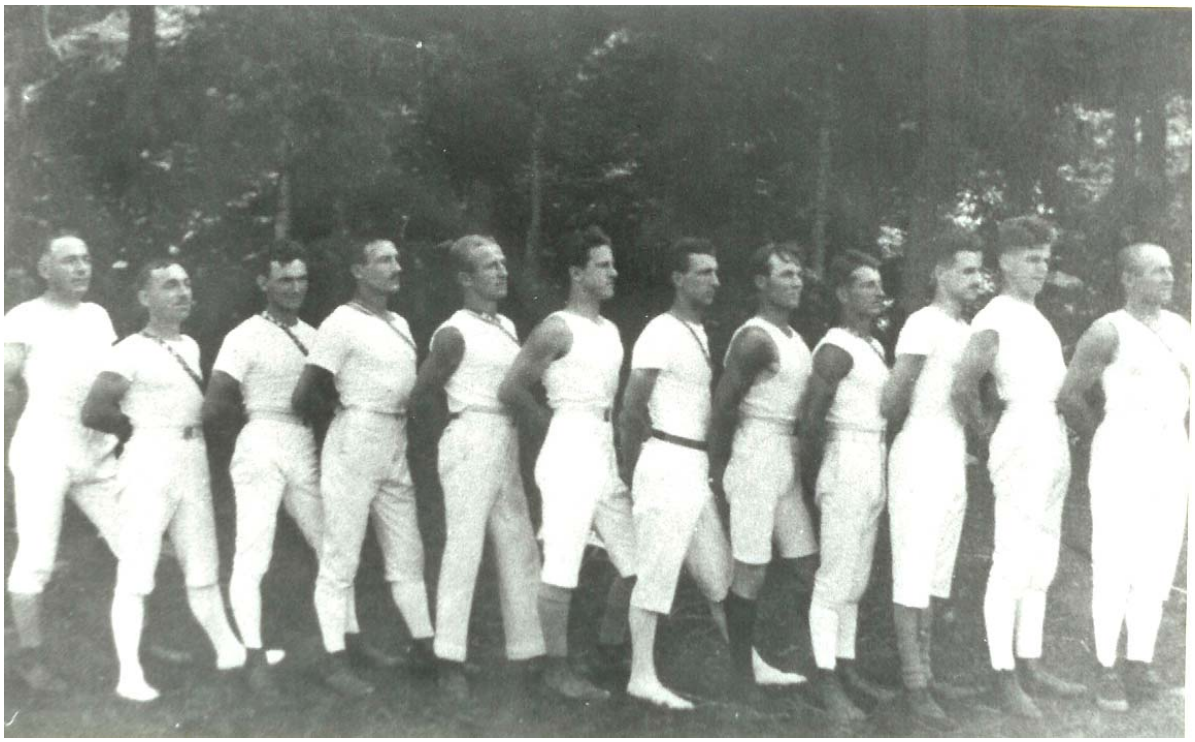
Ah ! oui, qu'ils en ont bouffé, de la sciure, qu'ils s'en sont frotté les mains, avec la magnésie, avant que d'empoigner un engin, surtout le reck, ce monstre ! Où naturellement on faisait le grand tour. Si t'étais gymnaste, tu faisais le grand tour, autrement c'était presque la honte.

Et quand on parle reck, c'est automatiquement que nous revient à l'esprit cette anecdote où dans une fête de gym, cantonale ou régionale, notre Toto, autrement dit Victor Rochat, avait malencontreusement lâché la barre pour atterrir dans un poulailler !

Toute une époque. Avec l'éternel regret que les archives de la Société de gymnastique des Charbonnières n'aient jamais été retrouvées et que par conséquence nous n'ayons jamais pu établir un historique de ce groupement qui se tienne.



Les voilà, nos malabars. Le Titi est au deuxième plan, deuxième depuis la gauche. Il y a, parmi tous ces costauds son frère Simon, Toto, le My, Edgar et tous ces autres dont on a perdu les noms, ce qui, naturellement, est fort dramatique !



Le Titi est le dernier à gauche. Le précède le Toto ! On se donnait des surnoms pour la simple raison que pour l'essentiel l'on était Rochat !

Suffisait pas de faire de la gym, de s'entraîner, de donner une soirée annuelle. On participait à de nombreux concours, et même, de temps en temps, l'on devait organiser quelque régionale. C'était alors le grand branle-bas de combat.

Hector-Albert non seulement secrétaire de la Société, mais aussi poète !

Charbonnières le 29 avril 1913.

La Section fédérale de gymnastique
au Conseil Administratif de Charbonnières.

Monsieur le Président et Messieurs du Conseil,
Nous sommes très touchés d'un subside pareil;
Nous en sommes heureux, mais non pas seulement
Comme on pourrait le croire, pour la question d'argent.
Ce n'est pas, loin de là, que nous n'y tenons point,
Car, vous le savez bien, nous en avons besoin.
Mais ce qui laissera un souvenir durable,
Qui plus que cet argent, nous sera profitable,
C'est l'encouragement que contient votre don
Et qui sera compris, du moins, nous l'espérons,
Par chacun d'entre nous. Quand nous avons fondé,
Il y a quelques mois, notre société,
Sans vouloir nous vanter, il fallait du courage;
C'était chose nouvelle et dans notre village,
Beaucoup à cet égard, restaient indifférents,
Pour ne pas dire plus, à une cause qui, pourtant,
Mérite de gagner, je crois, l'appui de tous
Ce qui, c'est regrettable, n'a guère lieu chez nous.
Est-ce peut-être aussi, parce que l'on est jeunes,
Certaines gens ont cru, nous avons eu des preuves,
Que c'était feu de paille; ils trouvaient beau peut-être,
De se rire de nous; il nous semble au contraire,

Que c'eût été plus beau, de la part de ces gens,
De nous tendre la main, dans les mauvais moments.
Ainsi, de leur esprit et leur expérience,
Nous autres pauvres gyms, à qui tout ceci manque,
Nous aurions profité. Vous, vous avez compris,
Et jugé autrement que par un parti pris,
Tout ce que peut valoir, la saine gymnastique
Qui rend chacun plus fort et puis plus énergique.
Et nous espérons bien, pour notre cher village,
Que la section de gym, deviendra avec l'âge,
Un sujet de fierté. Et tout homme de coeur,
Sera heureux alors, et tiendra à honneur,
D'avoir contribué par un appui loyal,
A ce beau résultat et physique et moral.
Car disons-le bien haut, Messieurs, la gymnastique,
Qui recherche surtout l'entraînement physique,
N'est pas moins une école, où les beaux sentiments
D'honneur et de courage, trouvent à chaque instant
A se développer; et il faut quelquefois,
Beaucoup de volonté et d'empire sur soi
Pour supporter joyeux, lorsqu'on est dans le rang,
Les efforts qu'il faut faire en de certains moments.
Une dernière fois, nous vous remercions
De votre généreuse et si belle attention,
Et tous, d'un même coeur, dans la société,
Nous souhaitons pour vous; vie et prospérité.

p. la Section fédérale de gym des Charbonnières.

H. Albert Rochat.
(président).